

Daniel Abadie

Retour à zéro

L'histoire dit-on, ne se répète pas. Il arrive pourtant qu'elle se caricature. Ainsi en est-il de la douzième version de la Biennale de Paris. L'étrange *sentiment de déjà vu* qui, à sa visite, s'empare du spectateur tient moins toutefois à l'absence de nouveauté de la plupart des œuvres – en période de crise de création une Biennale vouée par nature aux jeunes artistes ne peut qu'en témoigner – qu'à l'allure même de la manifestation. Plus que les dernières Biennales ce sont celles des années 60 qui remontent à la mémoire, avec leurs kilométrages d'art national, de sélections officielles sans intérêt, qui ne laissaient passer que par hasard ou par erreur les artistes importants. En 1982, ballotés de Saint-Domingue à Santa-Lucia, des Philippines à la Corée du Sud, nous pouvons certes réviser nos notions de géographie, mais sûrement pas nous faire une idée de ce qui se passe dans le monde de l'art.

Ce n'est pas faute pourtant d'avoir multiplié les instances de décision. Le générique de ce film de série B en recense sept, réparties en un jury international (pour le cinéma expérimental, la voix et le son, les éditions et livres d'artistes, l'architecture) et un jury français (pour les arts plastiques, la photo et la vidéo), ce qui, en ajoutant les 43 commissaires étrangers, porte à 84 personnes l'équipe des sélectionneurs, sans tenir compte du Délégué Général. Une vraie Biennale en soi-même... "Notre organisation se diversifie, explique Georges Boudaille, pour mieux appréhender la diversité de la création et des modes d'expressions actuels. Ce qu'il faut souligner, c'est que cette exposition 1982 et les manifestations qui se multiplient en son sein sont les fruits d'un travail de réflexion collectif et de nombreux échanges d'informations."

Pourtant, si aujourd'hui la Biennale de Paris se targue d'avoir présenté Klein, Rauschenberg ou Tinguely en 1959, Arman ou Jasper Johns en 1961..., ce fut – il faut le dire – contre les sélections officielles, celles en particulier du Conseil d'Administration qui en 1959 invitait parmi d'autres du même acabit Buffet et Morvan, et recommençaient deux ans plus tard. C'est par contre nommément à Peter Selz et à Darthea Speyer, responsables des sélections américaines, qu'il faut attribuer les présences respectives de Rauschenberg et Johns, comme il faut rendre la paternité de celles de Klein, Tinguely ou Arman à Pierre Restany, alors représentant de la "Jeune Critique". Face à la médiocrité temporisatrice d'une administration ont seuls prévalu les engagements personnels.

Georges Boudaille lui-même en fut autrefois si convaincu que, lorsqu'il fut nommé en 1970 Délégué Général, il entreprit, avec beaucoup de courage, de transformer le principe de sélection officielle en "supprimant le système diplomatique, c'est-à-dire les commissaires nationaux qui étaient prisonniers de leurs exigences nationales" et de créer à la place une commission internationale "sans doute plus à même de juger les artistes susceptibles de

figurer dans la Biennale, au nom de l'avant-garde, parce qu'elle est faite de critiques d'art, de conservateurs de musées, d'hommes dont c'est le métier d'être attentif aux choses de l'art vivant" (1).

Ceux-ci auraient-ils failli d'une quelconque façon pour que, nouvelle Pénélope, Georges Boudaille redéfasse, à partir de la XI^e Biennale, l'ouvrage achevé et nous ramène aujourd'hui à zéro ? Car c'est bien d'un retour à la case *Départ*, comme dans un monstrueux Jeu de l'Oie, qu'il s'agit avec ces "exposants groupés géographiquement, soit par pays, soit par larges zones géographiques, voire par continent." Il faut dire, ajoute Georges Boudaille, que "les sélections nationales sont pour la plupart homogènes." Bien souvent, il est vrai, la médiocrité est le meilleur liant. Si d'aucuns se félicitent de la tenue de la sélection française – limitée (faute de place) à dix artistes –, c'est que pour celle-ci justement a été maintenue la notion d'un comité d'experts dont les attributions étaient limitées aux seuls artistes français. Ainsi se fait jour progressivement l'idée d'une Biennale à deux vitesses dans laquelle nous serons invités à "faire la différence entre ce qui appartient à une sévère sélection qualitative et ce qui se veut d'abord information." Sur le champ de foire, l'enclos des bêtes primées françaises satisfera alors à bon compte l'orgueil national.

Pour avoir bonne conscience, un riche autrefois avait ses pauvres, la Biennale aura-t-elle désormais ses artistes ? Ce n'est pourtant pas par aires géographiques que la culture se joue, et ce n'est pas en choisissant soudain pour la prochaine Biennale l'axe Nord-Sud que celle-ci recentrera ses problèmes. Présenter l'art du tiers-monde, comme celui des minorités, exige l'oubli d'une culture de référence, la volonté de voir ces expressions en tant que telles, sous peine de les réduire à une curiosité du goût, à l'exotisme. Si une exposition de cet ordre est indispensable, c'est justement hors de cette parade des avant-gardes dont la Biennale de Paris a souvent si bien joué le rôle. Ce n'est pas non plus en supprimant la limite d'âge de 35 ans qui en fait la spécificité et qui empêche d'écraser par la confrontation avec des gloires trop reconnues les jeunes artistes que celle-ci trouvera le nouveau souffle nécessaire à une manifestation conçue il y a un quart de siècle dans une situation internationale totalement différente de l'art et des jeunes artistes.

Trop souvent, on évoque, à propos de la Biennale de Paris, Venise ou Kassel, méconnaissant en fait la vocation différente de ces trois manifestations. Par sa présentation en pavillons nationaux, par son système de sélection, Venise, par nature, présente l'art officiel. Certes, depuis la suppression des Grands Prix, ce sont de plus en plus souvent les jeunes artistes qui y tiennent la vedette, mais ceux-ci, déjà connus, viennent d'abord ici chercher la consécration internationale. Paradoxalement, en réintroduisant dans son fonctionnement les

commissaires nationaux, la Biennale de Paris se rapproche de ce schéma caduc qui fait, à chaque exposition, de la Biennale de Venise, une institution un peu plus désuète. Plus proche de Documenta par son souci de révélation, la Biennale de Paris ne peut lutter, faute de moyens comparables, avec la puissante machine allemande, si ce n'est en jouant de sa faiblesse, une périodicité trop lente : pour une Documenta, deux Biennales de Paris. C'est donc l'instantané de l'art dans le monde que se doit de présenter la Biennale de Paris, soulignant traits d'ensemble et divergences, établissant régulièrement le point provisoire de la situation internationale. Mais quel navire trouverait sa route guidé par 84 pilotes ?

Daniel Abadie

(1) Cf. J.J. Lévéque : "A propos de la 8^e Biennale de Paris", in *Cimaise*, n° 112, mai-août 1973.

Claude Bouyeure
... Et déjà si essoufflée

Plusieurs espaces pour la XII^e Biennale de Paris : arts plastiques, vidéo, photos, environnement au *Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris* ; "la modernité, un projet inachevé..." autour de Paul Chemetov et dans le cadre du Festival d'Automne à l'école des Beaux-Arts ; "la construction moderne" à l'I.F.A. (6, rue Tournon) ; à l'ambassade d'Australie, exposition de livres et d'éditions d'artistes ; enfin "cinéma expérimental" au centre Georges Pompidou.

Point d'insolences ni de coups de poing à l'estomac. C'est rapé encore une fois, cette année – mais tout, nous promet-on, peut encore arriver en 1984 grâce au réseau multimédia qui s'installera dans les 20.000 m² de la porte de la Villette –, le public n'a pas eu droit à la dose de provocations d'interrogations sur l'art (celui qui se fait ou se défait), qu'il y a peine une décennie, il était encore habitué à découvrir en parcourant la Biennale. La première eu lieu en 1959. Vingt-trois ans donc, et déjà si essoufflée ?

Mais aujourd'hui, était-il possible qu'il en soit autrement ?

Car voilà bien des choses contre lesquelles les responsables ne pouvaient rien : celle de Venise est antérieure de peu de mois ; Documenta de Kassel et sa fantastique machinerie, si bien huilée, survenait cette année.

Mais ce n'est pas assez ; ce n'est pas tout : on assiste depuis peu à un phénomène qui se développe par étoilement : dès qu'un foyer d'intérêt inédit se densifie suffisamment quelque part, il centre sur lui l'attention et le regard des galeries les plus avant-gardistes et ceux des organisateurs de manifestations internationales. Ils sont tous si anxieux d'être dans le coup ! Depuis quelque temps beaucoup d'expositions sont consacrées à des artistes âgés de moins de 35 ans... Bien moins de 35 ans... →

CI MAISÉ
Juin 82